

IBRAHIM SHAHDA

CHRONIQUE D'UNE SURVIE...

Dix-huit ans après sa mort, le peintre Ibrahim Shabda (1929-1991), uniquement connu d'un petit cénacle, bénéficie enfin d'une grande exposition monographique à Paris. Une cinquantaine d'huiles sur toile et de pastels sont réunis à la galerie Polad-Hardouin. Une hallucinante collection d'autopportraits, qui révèlent le talent d'un très grand artiste. Rencontres avec son épouse Anita Shabda, les artistes Marc Petit et Ronan Barrot, et la galeriste Dominique Polad-Hardouin.



ANITA SHAHDA A TOUJOURS ESPÉRÉ UNE « OUVERTURE » PERMETTANT À IBRAHIM SHAHDA D'ACCÉDER ENFIN À UNE CERTAINE RECONNAISSANCE DE SON TRAVAIL DE PEINTRE.

Dans sa maison de Provence, Anita Shabda vit parmi les toiles de son mari, trop vite disparu, après une longue et épuisante lutte contre la maladie. Elle espérait depuis longtemps qu'une exposition offre enfin une visibilité au travail d'Ibrahim Shabda.

Vernissages : Comment est née cette exposition ?

Anita Shabda : Grâce au sculpteur Marc Petit. C'est chez lui que Dominique Polad-Hardouin a découvert une œuvre de mon mari. Elle m'a écrit, a montré un pastel pour « La Part d'ombre », une exposition thématique, en 2007, avant de me proposer une exposition monographique dans sa nouvelle galerie. Il y a longtemps que je souhaitais organiser un tel événement. Marc Petit, c'est le passeur généreux. Déjà, il m'avait aidée à montrer le travail de Shabda à Aix-sur-Vienne. Il y a eu plusieurs expositions dans le Vaucluse, notamment à la chapelle du collège de Carpentras. J'espérais une ouverture...

V. : Ici, dans ce lieu où les tableaux continuent de vivre à vos côtés, comment les percevez-vous ?

A. S. : Je les regarde comme les tableaux de quelqu'un d'autre. J'y trouve beaucoup de noblesse. Quand je vois ces grands portraits, je n'arrive pas à comprendre qu'il se soit montré comme ça. Je me dis qu'il devait avoir en lui encore plus de tourment que ce qu'il voulait en dire. Moi, je ne peux séparer l'homme de l'œuvre. « Un de ces hommes à qui la vie ne rend presque rien de l'immense trésor qu'ils y placèrent et qu'ils ont perdu », comme l'a écrit justement André Suarez.

V. : On sent une urgence de peindre...

A. S. : Oui, à partir du moment où il a été



DÈS QUE LE PEINTRE IBRAHIM SHAHDA A DÉCOUVERT SA MALADIE, IL A ENGAGÉ UNE COURSE CONTRE LE TEMPS POUR LAISSER L'ESSENTIEL DE LUI-MÊME : SA PEINTURE.



AUTOPORTRAIT AU FOND ROUGE
1982-1984
HUILE SUR TOILE
116 x 89 CM



AUTOPORTRAIT
AUX LÈVRES ROUGES
1982-1984
HUILE SUR TOILE
116 x 86 CM

malade, malgré la fatigue, il a peint avec beaucoup de passion. Et en 1982, alors qu'une rémission pouvait laisser penser qu'il était sorti d'affaire, il a écrit : « Je dois me préparer à la mort. » Il a toujours travaillé, parfois comme un obsédé, jusqu'à la mort. Il était tourmenté, mais il aimait la vie. Son existence a été un élan brisé. Il disait : « Je suis un arrosoir qui fuit. »

V. : En fonction des forces dont il disposait, il alternait peintures et pastels ?

A. S. : Shabda aimait le pastel depuis toujours. Il en avait fait en Égypte, dans les années cinquante. Il en a fait en Bretagne, dans les années soixante. Quand des amis venaient, et n'avaient pas beaucoup de temps pour poser, il faisait un pastel, le leur donnait. L'écrivain Pierre Autin-Grenier a souvent posé pour lui, pour les pastels mais aussi les peintures. Shabda aimait beaucoup la peinture. Il disait : « J'adore patauger dans la couleur. »

V. : Avez-vous eu des discussions avec lui sur le devenir de son œuvre ?

A. S. : Il aurait aimé que ce travail reste groupé. Dans une fondation, par exemple. Il citait quelques personnalités auxquelles donner son œuvre, mais disait que c'était trop compliqué. Avant de tomber malade, il avait vendu des œuvres dans la région. Il avait envie de vendre mais aussi de garder. Il n'a pas eu de galeriste. Il a travaillé avec Philippe Ducastel, mais il est décédé et

ensuite, Shabda n'a plus fait d'expositions en galerie. Il n'a rencontré personne qui, aimant son travail, lui aurait ouvert quelques portes. J'espère qu'avec cette exposition, le cercle de ceux qui apprécient son œuvre s'élargira. Pour la sauvegarde même de son travail, c'est nécessaire.

PROPOS RECUEILLIS PAR MOLLY MINE
PHOTOS STÉPHANE GRANGIER
REPRODUCTION DES ŒUVRES
PATRICK LEFÈVRE

PARCOURS DE VIE

1929 Naissance d'Ibrahim Shabda le 2 octobre en Égypte à Al-Azizaya, petite ville du delta du Nil. Son père, directeur d'école, encourage ses dons de dessinateur.

1947 Il entre aux Beaux-Arts du Caire ; il est diplômé en 1952.

1956 Il vient dans le Midi de la France, où il restera jusqu'à la fin de sa vie. Il fera plusieurs séjours à Paris (1955 ; de 1962 à 1964) et en Bretagne (1965 et 1966).

1975 De graves problèmes de santé bouleversent sa vie.

1991 Il meurt le 28 août.

“ CETTE PEINTURE NE TOLÈRE PAS L'ANECDOTE. D'ENTRÉE, ELLE ATTEINT L'UNIVERSEL ”

PIERRE
AUTIN-GRENIER

MARC PETIT : « CETTE ŒUVRE DÉBORDE LE TEMPS »



Vernissages : Chacun le souligne : c'est grâce à vous que Shahda n'est pas tombé dans l'oubli. Comment avez-vous découvert son travail ?

Marc Petit : Par hasard. Invité chez des amis d'Avignon, je suis tombé à la renverse devant un pastel. Ils m'ont parlé de lui, j'ai rencontré M^{me} Shahda, j'ai visité son atelier et vu ses œuvres. C'était une découverte totale. Quand vous allez voir une exposition de Rembrandt, vous savez que vous allez voir des merveilles. Mais là, c'était inconnu : j'ai eu un choc, comme si je trouvais un trésor dans la terre par hasard ! Ça ne m'était arrivé qu'une fois auparavant. J'avais 20 ans, et j'étais allé visiter une exposition avec des œuvres de Bacon, Lydie Arrick, etc. Dans une des salles, je tombe sur dix Rustin. Je n'en avais jamais vu. Vous imaginez ! C'est un vrai cadeau : des peintres comme Shahda, on n'en découvre pas tous les jours. C'est véritablement une œuvre prodigieuse.

V. : Que diriez-vous de son travail ?

M. P. : Il y a deux choses : les peintures et les pastels. Ce qui m'a ébloui dans les pastels, c'est avec quelle économie de moyens il arrive à poser une présence. On a l'impression que c'est facile : trois couleurs, un

peu d'estompe... Parvenir à cette présence des yeux, cette espèce de force, avec seulement trois bouts de craie. Il y a une alchimie, une intelligence de la lumière. Les peintures à l'huile contiennent une sorte de fulgurance. Il joue avec les matériaux, s'en sert avec fougue. On sent l'engagement du corps, ce rapport physique, alors qu'avec le pastel, c'est plus intellectuel.

V. : Quel écho a cette œuvre en vous ?

M. P. : Je suis touché par ce rapport au temps qui existe. On ne sait pas d'où ça sort, de qui c'est. On ne se pose pas la question. Cette œuvre déborde le temps. Dans 3 000 ans, si quelqu'un croise cette œuvre, il aura le même choc. Elle pose les questions essentielles : qu'est-ce qu'on fait là ? Et pour combien de temps on est là ? Le reste est anecdotique. Et ces questions sont posées avec maîtrise, mais aussi avec tendresse, et Shahda sait extraire le sublime, la beauté. La réponse, c'est à chaque spectateur de la trouver en lui-même.



UN PEU DE LA LUMIÈRE DE PROVENCE ENTRE TOUJOURS DANS L'ATELIER DE SHAHDA, PARMIS LES PINCEAUX ET OBJETS FAMILIERS DU PEINTRE.



AUTO- PORTRAIT AUX ACCENTS BLEUS 1982-1983 PASTEL SUR FEUILLE NOIRE 65 x 50 CM



HAIES DE CYPRESS ET DE FEUILLUS 1982-1984 HUILE SUR TOILE 65 x 81 CM

RONAN BARROT : « SHAHDA SAVAIT COMMENT CREUSER L'ESPACE »



V. : Comment perceviez-vous alors sa peinture ? Elle vous parlait ?

R. B. : Je l'ai d'abord perçue comme une présence habituelle. Puis, un jour, descendant les escaliers, le tableau que je côtoyais tous les jours, je me le suis « pris dans la gueule ». Daniel Arasse eût dit plus élégamment : « Il s'est "levé". »

V. : Comme une révélation ?

R. B. : J'avais vu des expositions. Nous allions souvent au Louvre, à Beaubourg. Oui, à cet instant-là, voyant son travail, j'ai perçu une interprétation singulière. Comme disait Courbet : « J'ai puisé dans l'entière connaissance de la tradition le sentiment raisonné et indépendant de ma propre individualité. »

V. : Et ces portraits, ces autoportraits... à n'en plus finir.

R. B. : Face au portrait, il y a du trac. Chaque touche risque de tout casser. Il faut inventer le chemin qui tend à une présence. Les autoportraits de Shahda sont la chronique d'une survie. Moi aussi, je voyais son visage changer.

V. : Vous gardez en vous un souvenir très vivace de ces rencontres avec lui ?

R. B. : Quand j'ai commencé à peindre, vers 11 ans, mon père et moi allions souvent voir Shahda. Par une route du Comtat Venaissin, aux paysages si beaux. Déjà débutait la conversation... Je pourrais aujourd'hui faire la liste des reproductions accrochées dans son bureau : la main de la *Fiancée juive* de Rembrandt, une tête de la période noire de Goya... Chez lui, j'entendais parler de peinture et de poésie. Il était beaucoup question de Cézanne, de Soutine ; puis du Louvre, tout. Des tas de rires, aussi. Même accablé par la maladie, cet homme avait la majesté du rire. Quand j'ai eu 17 ans, j'ai décroché un de ses tableaux, chez moi, pour y substituer un des miens. Rien d'anormal. Une dispute s'en est suivie – et je ne l'ai plus jamais revu.

“ JE NE CHERCHE PAS L'EXTÉRIEUR, MAIS LA PETITE FLAMME EN DEDANS ”

IBRAHIM SHAHDA



AUTO- PORTRAIT AU CORPS TRÈS LARGE 1982-1984 HUILE SUR TOILE 162 x 130 CM

hommage à Shahda

DOMINIQUE POLAD-HARDOUIN : « UNE PEINTURE EN HUIS CLOS, EXTRÊMEMENT PUISSANTE »



Vernissages : C'est chez Marc Petit que vous avez découvert Shahda...

Dominique Polad-Hardouin : Oui, c'était en 2003. Je suis tombée en arrêt devant un pastel de Shahda. La puissance de cet autoportrait m'a aussitôt fait penser à Rembrandt. Le travail du pastel était d'une très grande finesse. Je suis particulièrement sensible à cette technique, à ce clair-obscur, où règne un certain mystère.

V. : Comment est née l'idée de cette exposition ?

D. P.-H. : J'ai souhaité mieux connaître ce peintre au destin tragique, et je me suis rapprochée d'Anita Shahda. Elle m'a envoyé

de petits signes. Il y a eu des valse hésitations entre faire et ne pas faire. Ce n'était pas facile.

V. : Vous avez choisi de centrer votre exposition sur les autoportraits. Prés d'une cinquantaine...

D. P.-H. : Oui, dans cette œuvre qui comporte aussi des paysages, des natures mortes, je n'ai retenu que les autoportraits, parce qu'ils m'ont paru être une tentative du peintre d'arracher son visage à la mort.

V. : En une sorte de combat ?

D. P.-H. : Jusqu'à l'arrivée de la maladie, il hésite, il détruit. Lorsqu'il se sent menacé, il se révèle, se jette à corps perdu dans la peinture pour écrire son histoire, sachant que le temps est compté. C'est une peinture en huis clos, extrêmement puissante.

Quand la maladie prend le dessus, il ne peut plus faire de grands formats à l'huile, et se met aux pastels, de manière presque obsessionnelle. Lorsqu'il se remet à l'huile, une dernière fois, c'est pour savourer une forme de répit, peut-être pour échapper au masque de ses visages, qui évoquent pour moi les masques du Fayoum.

V. : Votre exposition, dix-huit ans après la mort de Shahda, est baptisée « Rinas-cita ».

D. P.-H. : C'est un hommage à ce combat. Cette exposition, unique, est émouvante : c'est une manière de donner un second souffle à l'œuvre de cet immense artiste égyptien, Ibrahim Shahda.



AUTO PORTRAIT
AU VISAGE MARQUÉ
DE ROUGE

1982-1984
HUILE SUR TOILE
146 x 97 CM

IBRAHIM SHAHDA EN QUELQUES PHRASES...

« C'EST SURTOUT LORSQU'IL SE TROUVE EN PRÉSENCE D'UN MODÈLE HUMAIN DONT IL S'ACHARNE À EXALTER LA PERSONNALITÉ, QU'IL ATTEINT LE MAXIMUM DE PERSUASION EN ALLIANT COULEUR ET SENTIMENT EN UN SUBTIL MÉLANGE QUI DÉGAGE UNE ATTIRANCE IMMÉDIATE ET NOUS FAIT VIBRER DU CHOC AVERTISSEUR QUI SE MANIFESTE CHAQUE FOIS QUE NOUS SOMMES EN PRÉSENCE D'UNE ŒUVRE FRÔLÉE PAR L'AILE DU GÉNIE. »

HÉLÈNE CINGRIA, *LETTRES FRANÇAISES*, SEPTEMBRE 1958

« SHAHDA : UNE PERCEPTION DE L'INVISIBLE PAR-DELÀ LE VISIBLE, UNE CERTAINE PIÉTÉ, UN AMOUR DES ÊTRES ET DES CHOSES : RESPECT, FERVEUR, COMPASSION. ON ME COMPRENDRA MIEUX, SI, LAISSANT CES PAUVRES MOTS, J'ÉVOQUE EN EXEMPLES LES VISAGES DE REMBRANDT, LES PERSONNAGES DE L'ADORATION DES BERGERS DE GEORGES DE LA TOUR, OU LES PAYSANS DU REPAS DE LE NAIN ET CHARDIN ET COROT. »

PAUL SURTEL

« SHAHDA CHERCHE LA VÉRITÉ DES TONS JUSQU'À LA TRANSPARENCE, POUR INSUFFLER À LA MATIÈRE LA VIE DE L'ESPRIT, ET POUR CONDUIRE L'ŒIL AU-DELÀ DES APPARENCES, À TRAVERS LES VIBRATIONS DE L'ATMOSPHÈRE ET LES PROFONDEURS DE L'ESPACE, JUSQU'AU CŒUR DE L'ÊTRE. »

DOMINIQUE BARROT

REPÈRES

Combien ça coûte ?
Voici, à titre indicatif,
quelques repères sur le prix
des œuvres.

PASTELS : 4 500 €

PEINTURES : de 8 000 à 20 000 €